

Cela faisait de longues semaines que la neige ne cessait de tomber sur ce petit village lorrain situé entre Thionville et Hayange. La vie y était rude et le climat aussi. Les villageois, habitués au froid vif des longs hivers lorrains, restaient confinés dans la pièce principale de leur habitation, où un feu de bois se consumait lentement dans la cheminée, unique chauffage de la maison. Les plus petits faisaient leurs devoirs à la lueur d'une bougie. Les anciens, épuisés par une vie de rude labeur, semblaient attendre la mort avec sérénité et le sentiment d'avoir accompli leur devoir sur cette terre. La neige formait au sol un épais tapis blanc, ce qui faisait ressortir davantage la misère qui régnait dans certaines de ces maisons, où l'on ne comptait plus le nombre d'enfants tant ils étaient nombreux. À chaque printemps, un nouveau-né faisait son apparition après de longs mois d'hiver.

Bon nombre de ces maisons appartenaient à la famille de Maupré, un riche homme d'affaires, qui régna en maître durant des années sur ce petit village et bien au-delà encore, répandant ses largesses aux plus méritants, mais n'épargnant pas les mauvais payeurs. À sa mort prématurée, ce fut Marie, sa veuve, qui reprit les affaires. Douce, aimante et compatissante, les villageois l'appréciaient pour sa bonté

et sa générosité. Pourtant, ce n'était pas facile de se faire commander par une femme !

Elle aimait aider les plus pauvres, tricoter de la layette, inviter les enfants à la sortie de l'école à venir se réchauffer au domaine, avant de repartir chez eux avec du pain dans un sac pour toute la famille. Elle instaura même une tradition : pour la chandeleur, elle invitait les villageois à venir faire sauter les crêpes. Et chacun repartait avec les crêpes qu'il avait préparées. Ainsi, cela devait leur porter bonheur toute l'année.

Malgré le froid et la misère, les villageois vivaient heureux, en harmonie avec leur bienfaitrice.

Un jour, Marie reçut un télégramme d'une parente souffrante, qui lui demanda de venir l'assister. Elle s'y rendit, et contracta à son tour une mauvaise grippe. Elle en revint changée et fatiguée. Il était temps pour elle de passer le flambeau. Désintéressée de toute possession matérielle, elle confia à Flora, sa fille unique, la succession des biens laissés par son père. Dotée d'un tempérament enjoué et autoritaire à la fois, la jeune fille sut, malgré son jeune âge, très vite se faire accepter, et créer un climat de confiance avec bon nombre des employés du domaine. Certains métayers, malgré tout, eurent du mal à admettre qu'une aussi jeune fille se permît de leur réclamer de l'argent. D'autres mirent un point d'honneur à régler rubis sur l'ongle leur dû, soit en argent, soit en denrées, alors que les plus récalcitrants, en apercevant la jeune fille, crachaient par terre en jurant. Cela ne la rebuta pas ; elle prit ses fonctions très à cœur.

Une nouvelle ère commençait. Mademoiselle Flora venait de remplacer madame Marie. Certains villageois regrettèrent « madame Marie », comme ils l'appelaient, qui ne fit plus que de rares apparitions en ville, seulement pour les offices du dimanche.

*
* * *

Flora poussa nerveusement la porte du salon tout en se dirigeant vers la fenêtre située au fond de la pièce. Elle ne prit pas la peine de regarder sa mère assise près de la cheminée.

La jeune fille scruta l'horizon. « La neige ne cessera pas de sitôt », pensa-t-elle. Elle avait passé sa tenue d'équitation, et mis sur ses épaules une large pelisse bien chaude.

— Mère ! Je vais aller relever les fermages.

— Par ce temps ? Kenneth est-il déjà arrivé ?

Flora se retourna brusquement en direction de sa mère.

— Comment pouvez-vous parler du temps, alors que vous ne levez jamais le nez de votre ouvrage des heures durant ?!

— Ceci me permet d'oublier... répondit Marie sans relever la tête.

— Oublier ! répéta Flora excédée par cette réponse. Avez-vous tant de choses à oublier ?

— Sans doute !

— N'en avez-vous pas assez de passer et repasser cette aiguille dans des trous pas plus gros qu'une tête d'épingle !

— Cela me délasse.

Marie regarda sa fille, attristée par cette remarque.

— Cesse, veux-tu ! Ne sois pas si impertinente, s'il te plaît, ou alors va passer tes nerfs ailleurs ! Je suppose que Kenneth n'est pas encore arrivé, vu ton état d'énerverment exacerbé.

— Décidément, nous ne nous entendrons jamais ! vociféra Flora, en donnant un coup de cravache contre le montant de la cheminée en pierre, avant de quitter la pièce.

Elle se ravisa, revint sur ses pas et dit :

— En ce qui concerne Kenneth, vous supposez bien !

Marie secoua la tête de gauche à droite, souleva son ouvrage afin d'admirer le travail effectué, puis le posa sur ses genoux. Des larmes montèrent à ses yeux.

*
* * *

*M*arie de Barbecis, issue de la haute bourgeoisie lorraine, avait épousé par dépit le marquis de Maupré. Son père avait accepté ce mariage, car sa fille — que dame nature n'avait pas gâtée à la naissance — lui causait beaucoup de soucis. Les années passaient, personne ne s'intéressait à elle. Elle était d'une corpulence assez conséquente, avec de petits yeux bleus très écartés et ourlés de cils roux, un nez court et épaté, des cheveux effilés à l'aspect du chanvre formant une pâle auréole clairsemée autour d'une tête oblongue. La pauvre jeune fille ne faisait pas l'unanimité auprès de la gent masculine de la haute société.

Lorsque le comte de Maupré demanda sa main à son père, trop heureux de pouvoir enfin « caser » sa fille, ce dernier s'empessa d'accepter, sans la consulter.

La différence d'âge entre les époux se fit bien vite ressentir. Marie, âgée de vingt-cinq ans à peine, se retrouva mariée à Jacques de trente ans son aîné. La première année de leur union fut des plus chaotiques. De séparations en réconciliations, le couple fut néanmoins heureux d'accueillir une ravissante petite fille qu'ils prénommèrent Flora. D'une beauté à couper le souffle, rousse comme sa mère, de jolis yeux noisette, un petit nez légèrement retroussé, une bouche en forme de cœur, elle ressemblait à ces poupées de porcelaine, dont les fillettes raffolent. Partout où ils allaient, les gens s'extasiaient devant cette si belle enfant. Certains ne pouvaient s'empêcher de faire des comparaisons et de dire « Comment est-ce possible... » laissant en suspens leurs interrogations.

Marie comprenait bien ce qu'ils voulaient dire et feignait d'ignorer ces remarques qui la blessaient cruellement. Le reflet que le miroir lui renvoyait chaque jour ne faisait que confirmer ce qu'elle savait déjà. Jacques se montra, au début de leur union, un mari très enclin aux ébats amoureux, puis très vite, il se lassa de sa femme et courut d'aventure en aventure. De son côté, Marie fit la connaissance, lors des soirées organisées par son mari, de jeunes gens qui, tout comme lui, l'aimaient pour quelques instants dans la lumière tamisée d'une chambre ou derrière le bosquet d'un parc un soir d'été.

Jacques, amoureux de la bonne chère, fut victime d'une crise d'apoplexie cinq ans après leur mariage. Il resta handicapé du côté gauche. Flora, bien que très jeune lors de la mort de ce dernier, garda un souvenir inaltérable de ce père qui, quoique handicapé, jouait avec elle, la faisait rire et lui apportait toute l'affection que sa mère ne savait lui donner. Il mourut laissant derrière lui une fortune colossale, les mettant à l'abri financièrement, elle et sa mère, jusqu'à la fin de leurs jours. Désormais, les deux femmes, que tout opposait, devaient vivre ensemble. Sa mère ne fut pas très présente tout au long de son enfance, encore moins alors que les prémices de l'adolescence commençaient à transformer son corps. Une barrière s'était dressée peu à peu entre elles. Marie ne cessait de se plaindre et d'accuser Flora d'être la cause de sa mélancolie.

— Quand cesserez-vous de vous plaindre ! s'énervait souvent Flora. Si vous aviez dû endurer le calvaire de père, comment auriez-vous fait ?

— Te souviens-tu de ton père ? demanda un jour Marie, excédée par les remarques blessantes de sa fille.

— Comment pourrais-je oublier mon père ! C'était un saint homme.

Marie préféra laisser toutes ses illusions à Flora et dut reconnaître qu'il avait su lui donner toute l'affection et l'amour que réclame une enfant de son âge.

La nonchalance de sa mère avait le don d'énerver la jeune fille. D'une vivacité d'esprit et d'une joie de vivre à toute épreuve, toujours prête à s'instruire, elle ne supportait plus les jérémiades de celle-ci.